On a photographié le feu
… et oublié pourquoi la rue brûlait

Pour un cours d'éducation aux médias :
apprendre à lire une image, des chiffres et des mots



• LIVE EN COURS

Mis à jour aujourd'hui à 20h15

EN DIRECT, manifestations du 17 octobre : entre 550 000 et 800 000 personnes ont manifesté en France ; environ 400 interpellations ; la situation reste tendue dans plusieurs villes

Dans la capitale, mais aussi à Lille, à Lyon et à Marseille, de fortes tensions ont été signalées par nos journalistes sur le terrain. Des destructions ont aussi été observées dans les grandes villes.

Capture d'écran d'un reportage en direct, 17 octobre 2026. Présentation susceptible d'avoir évolué au cours de la journée.

À partir d'une capture d'écran réalisée le 17 octobre 2026 lors d'un reportage d'actualité en direct, cet exercice propose de découvrir comment le choix d'une image, la hiérarchisation des chiffres et l'emploi de certains mots peuvent orienter notre perception d'un événement. Cette capture témoigne d'un moment précis d'une couverture médiatique évolutive et ne prétend pas représenter l'ensemble du reportage.

Ce qui frappe immédiatement, c'est que cette présentation ne raconte pas une mobilisation sociale. Elle raconte d'abord une situation de désordre public.

Or, ce ne sont pas du tout les mêmes récits.

Et cette orientation résulte de trois choix éditoriaux qui se renforcent mutuellement : l'image, les chiffres et les mots.

1. L'image : le feu dévore la manifestation

Regardons ce que montre la photographie.

Au premier plan, un immense brasier occupe presque toute la largeur de l'image. Sa luminosité violente attire immédiatement le regard. Derrière, des silhouettes humaines, relativement petites, se détachent dans l'obscurité.

Le feu est le véritable personnage principal. Les manifestants sont relégués à l'arrière-plan.

Cette image produit plusieurs effets :

- Elle suggère la violence, le danger, l'affrontement.
- Elle transforme la rue en scène de quasi-émeute.
- Elle associe visuellement le mouvement de protestation à la destruction.
- Elle ne montre ni pancartes, ni revendications, ni foule pacifique susceptible de donner une autre signification à l'événement.

Même si cette scène a réellement eu lieu, elle n'est pas nécessairement représentative de l'ensemble des manifestations.
C'est là toute la différence entre une photographie authentique et une représentation équilibrée d'un événement.

Une image peut être parfaitement vraie et néanmoins donner une impression trompeuse de la réalité générale.

2. Les chiffres : 800 000 manifestants, mais 400 interpellations

Le titre annonce entre 550 000 et 800 000 personnes mobilisées. C'est considérable.

Pourtant, ces chiffres, qui pourraient constituer l'information principale, sont immédiatement suivis par une autre donnée : environ 400 interpellations.

Et surtout, les interpellations sont associées à une situation présentée comme toujours tendue.

Il se produit ainsi un déplacement du regard.

Le lecteur pourrait retenir :

« Des centaines de milliers de personnes sont descendues dans la rue. »

Mais la construction du titre l'oriente plutôt vers :

« Des centaines de milliers de personnes ont manifesté, et la situation a dégénéré. »

Prenons même l'hypothèse, très simplificatrice, où chaque interpellation concernerait une personne différente parmi les manifestants.

Quatre cents personnes sur 550 000 à 800 000 représenteraient seulement environ 0,05 à 0,073 % des participants.

Ce rapprochement des chiffres ne permet évidemment pas de mesurer la violence réelle : une interpellation ne signifie pas nécessairement qu'une personne a commis des violences, et tous les actes violents ne donnent pas lieu à une interpellation.

Il ne s'agit donc pas de comparer deux catégories de personnes, mais de s'interroger sur la place respective accordée à deux informations : l'ampleur exceptionnelle de la mobilisation et le nombre d'interpellations.

Or, dans cette présentation, les interpellations et les tensions occupent une place considérable, tandis que les raisons qui ont poussé des centaines de milliers de citoyens à manifester restent absentes.

Ce n'est pas la véracité des chiffres qui est en cause, mais la manière dont leur présentation oriente le regard du lecteur.

3. Les mots : disparition du pourquoi, omniprésence du désordre

Observons la succession des expressions :

- « 400 interpellations »
- « la situation reste tendue »
- « fortes tensions »
- « destructions »

Il s'agit presque exclusivement du vocabulaire de l'ordre public.

Et ce qui manque est au moins aussi significatif que ce qui apparaît.

Pourquoi ces centaines de milliers de personnes manifestent-elles ? Que réclament-elles ? Contre quoi protestent-elles ?

Dans la partie visible de cet article, rien ne permet de le savoir.

Les manifestants deviennent une masse numérique associée à des incidents, et non des citoyens porteurs de revendications.

C'est une forme de cadrage médiatique particulièrement puissante : on ne nie pas l'existence de la mobilisation, mais on déplace le centre de gravité de son interprétation.

Le sujet n'est plus tellement ce que les manifestants demandent, mais ce que leur présence provoque.

4. Pourquoi ce choix éditorial ?

Je vois au moins trois explications possibles, qui ne s'excluent pas.

La première est commerciale et journalistique. Le feu, les affrontements et les destructions attirent davantage l'attention qu'un cortège pacifique. C'est la vieille logique du spectaculaire : un événement exceptionnel devient l'image emblématique d'une journée entière.

La deuxième relève d'un réflexe de cadrage institutionnel. Les médias d'information accordent souvent une grande importance aux communiqués des préfectures, aux chiffres policiers et aux questions de sécurité. Ce faisant, ils risquent de raconter les manifestations davantage du point de vue de ceux qui doivent maintenir l'ordre que de ceux qui souhaitent contester l'ordre établi.

La troisième est politique, au sens large. Montrer principalement les débordements peut contribuer à délégitimer une mobilisation. On peut alors discuter de la violence des manifestants sans devoir discuter des raisons pour lesquelles ils manifestent.

Je ne prétends pas que le journal en question cherche délibérément à discréditer le mouvement. Ce serait attribuer une intention sans preuve.

Il est tout à fait possible que d'autres moments de ce reportage aient également présenté les revendications et les cortèges pacifiques. La présente analyse ne porte donc pas sur l'ensemble de la couverture médiatique, mais uniquement sur le message transmis par cette capture à un moment précis.

Le problème n’est donc pas nécessairement l’ensemble de sa couverture, mais le message que transmet cette présentation particulière, qui peut constituer à elle seule toute l’information reçue par un lecteur.

5. Ce que j’en retiens

Il existe une différence fondamentale entre informer sur les violences qui accompagnent une manifestation et présenter une manifestation à travers ses violences.

La première démarche est indispensable au journalisme. La seconde risque de déformer la perception de l’événement.

Et voici le paradoxe qui me frappe dans la capture :

Plusieurs centaines de milliers de citoyens ont manifesté. Mais ce sont les flammes, les interpellations et les destructions qui racontent leur journée.

Ce n’est pas forcément de la désinformation factuelle. C’est potentiellement une orientation de la perception par le cadrage de l'information.

Je terminerai par une question que je trouve particulièrement pertinente pour cette journée où les lycéens sont également mobilisés :

Si des jeunes manifestent parce qu’ils estiment ne pas être entendus, que signifie le fait de leur donner une visibilité médiatique principalement lorsqu'un incendie éclate dans la rue ?

Voilà, à mon avis, la question politique et médiatique essentielle que soulève cet exemple.

Et elle mérite certainement davantage qu’une simple indignation contre un journal. Elle touche à la façon dont notre société décide de ce qui mérite d’être vu, entendu et retenu.

Jeannot Scheer

18.10.2026